

LES FABRIQUES SE SONT TUÉS

Ghislain Gouwy

Un enfant se promenait dans la ville
À la recherche d'un vieux loup et d'un aigle perdu.
À l'alcool de ses rêves, au réveil des estaminets,
Dans ces matins où la trompe de brume
Prenait la forme d'une bouteille que l'on jette à la mer,
Il se perdait dans le brouillard des villes.
Il était vagabond dans un pays que l'on dit de solitude.
Seul, le vent était son ami.
Seul, il connaissait le pouvoir du mot tristesse.
Lui qui tenait conseil et discours avec les hiboux des marais
Rassemblés en cercle à la clairière,
Il s'identifiait muet au peuple de l'obscurantisme et du silence.
Il était cet oiseau qui s'inventait une mélopée
Pour un chien qui du monde se retirait.

Un seul filet d'eau pour dix maisons alignées...
La rue alors était de révolte
Et s'enivrait de chansons.
Les murs se graffitaient de plaies ouvrières
Quand ils annonçaient bravement :
« Grève... illimitée ! ».

Les fabriques se sont tuées.
La rue est muette
À l'image de l'Homme
Modelé dans les salons mondains.
L'uniformisation prônée dans un pays de carton-pâte...
Hommes des cités, voyageurs solitaires...
La rue affichait misère.
C'est l'intellectuel qui se plaint
Et c'est l'ouvrier qui crève.
Le seul filet d'eau
Qui de la source dans sa course
Glissait lentement sur les joues des femmes.
Les chants de revendication se traitent en conférence.
Les pleurs exigent le silence.

Un homme a créé la ligne d'errance dans la ville,
Accompagné du vieux loup et de l'aigle perdu.

Devant le miroir de ses rêves,
Nul n'effacera jamais
L'odeur des lessives des courées.